

D'émotions et de mémoire *Les champs de boue* au Théâtre du Trillium

Hélène Beauchamp

Number 103, September 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, H. (1999). Review of [D'émotions et de mémoire : *Les champs de boue* au Théâtre du Trillium]. *Liaison*, (103), 29–30.

D'émotions et de mémoire

Hélène Beauchamp

Le spectacle est envoûtant. À cause du texte, du jeu des acteurs, de la scénographie, de l'éclairage. L'atmosphère qui s'en dégage est toute d'ambiguïté, de suspense, d'attente. Le spectateur est pris par cette histoire qui lui est racontée et montrée, par les personnages, par le milieu — pourtant à peine esquissé — où tout cela arrive, et surtout par les rapports étonnants que la mise en scène établit entre tous ces morceaux si fatalement imbriqués les uns dans les autres. La pièce est une longue enquête qui progresse par la mise en évidence de moments clés d'un proche passé, moments qui sont rejoués par les personnages comme pour nouer des fils et comme pour essayer d'expliquer l'inexplicable. Quand le destin se mêle de leur histoire, les personnages n'ont plus grand-chose à dire de ce qui leur arrive. Ils peuvent seulement raconter, témoigner, et tout le suspense tient alors dans l'histoire même. *Les champs de boue* a l'allure tran-

quille et effrayante d'une tragédie accordée au dévoilement progressif de faits et de gestes irrévocables.

Il y a eu meurtre et il y a enquête. Les pistes sont brouillées et les motifs, difficiles à percer. Les personnages sont à ce point liés les uns aux autres, leurs destins individuels sont à ce point inextricablement entremêlés, qu'il y a non seulement enquête policière et suspense, mais tragédie.

Le spectateur est pris par cette histoire qui est livrée par bribes au fur et à mesure des réponses de l'Homme à l'Enquêteur, et, pour satisfaire sa curiosité, il ne peut qu'embarquer dans le jeu jusqu'à la fin. Il se constitue alors en témoin privilégié de l'interrogatoire en cours et il tente, tout comme l'Enquêteur, de comprendre ce qui se joue devant lui. Entre les questions de l'Enquêteur et les réponses de l'Homme se glissent en *flash-back* des

THÉÂTRE





Photo : Jules Villemaire

scènes entre la Femme et la Fille, la Femme et l'Homme, l'Homme et la Fille. Mais ce qui est dit et raconté n'explique rien : l'essentiel est toujours ailleurs.

Le décor de Jean Bard est d'une superbe efficacité. Une très longue table, noire et laquée, est placée en diagonale sur scène. Elle maintient la distance entre celui qui questionne et celui qui est questionné. Le fond de scène «s'ouvre» sur une perspective incroyablement vaste par l'effet d'une toile peinte qui figure des horizons immenses et lumineux, un grand ciel de nuages blancs. L'éclairage de Michael Brunet est diffus, composé à partir de la luminosité de cette immense toile de fond, mais il est aussi d'une précision chirurgicale. Un projecteur de poursuite cible

de façon hyper précise, voire cruelle, certaines attitudes des personnages, certaines scènes particulièrement in-tenses. Or, ce cercle de lumière qui cerne, découpe et emprisonne est aussi celui de la pleine lune.

L'intérêt et la force du texte de Stefan Psenak se trouvent dans la structure dramatique de cette histoire dont les fils sont tous tissés/tendus de façon à entraîner le spectateur à la suite de ces personnages pris par leur destin.

Un homme, une femme, une jeune fille, un enquêteur. Mais que s'est-il passé? Qui a tué la jeune fille? Pourquoi? Les réponses de l'Homme et celles de la Femme s'entrecroisent, se superposent. Non, il ne s'agit pas d'une banale histoire de couple. Mais qui est la jeune fille? Que désire-t-elle vraiment? Les lignes du destin sont tracées, les dés sont déjà lancés.

Le jeu des acteurs est d'une sobriété remarquable et d'une très grande justesse. Marcel Aymar, tout en intériorité et tout en retenue, raconte, parle, dit ce qu'il peut dire. Les voix des autres l'habitent, passent par lui : il doit répondre aux questions, parler, dire. Lyette Goyette, souvent dans l'ombre entre coulisses et scène, joue avec une grande pudeur cette femme qui aime et qui est aimée. C'est avec une non moins grande attention, une concentration qui la ramène en elle-

même, qu'elle joue les rencontres pleines de complicité de la Femme avec la Fille et avec l'Homme. Luc Thériault file ses questions avec constance : il rythme le déroulement des faits, en révèle le sens. Quant à la jeune Émilie Vachon, son jeu est d'une belle fragilité, d'une intense légèreté. Son personnage est au cœur des événements, c'est par elle que la tragédie advient, mais elle n'en sait rien.

Pas de drame, donc, mais un suspense intense porté par des acteurs qui maîtrisent les nuances de leur jeu dans une atmosphère d'étrange complicité que la metteuse en scène Sylvie Dufour a orchestrée de main de maître, dans un rythme lent, mais fortement ponctué.

Les champs de boue traite d'émotions et de mémoire, mais surtout de l'ordre intérieur des choses sur fond de vastes horizons. L'enquête policière déterminera l'identité du meurtrier, mais la pièce, elle, maintiendra les ambiguïtés. Que sait l'être humain de lui-même et de ses propres actes? La diagonale de la scénographie et le suspense tragique du texte demeureront présents chez le spectateur longtemps après la fin de la pièce.

La force de cette production théâtrale remarquable vient de sa mise en scène. Sylvie Dufour a su mettre en évidence les qualités tragiques du texte de Stefan Psenak et les qualités sensibles du jeu des acteurs, tout comme elle a su accorder aux conceptions visuelles et musicales la portée impressionnante de leur impact. ●

Les Champs de boue

Texte de Stefan Psenak

Mise en scène : Sylvie Dufour

Scénographie et costumes : Jean Bard

Éclairage : Michael Brunet

Musique originale : Dominique Saint-Pierre

Avec : Marcel Aymar (L'Homme), Lyette Goyette (La Femme), Luc Thériault (L'Enquêteur)

et Émilie Vachon (La Fille)

Création du Théâtre du Trillium en coproduction

avec le Théâtre français du CNA, présentée

à La Nouvelle Scène, du 11 au 22 mai

et les 9 et 10 juin 1999, pendant Les 15 jours

de la dramaturgie des régions.

THÉÂTRE



Photo : Jules Villemaire